

ESPAGNE 36-37

vue par
HENRY
CLÉRISSÉ



Les Publications
GEORGES
VENTILLARD
PARIS

20 frs



Federico Bordeje

Sección N.º



Federico Bordeje

Sección Fernando Bordeje Morenos



Madrid 31. Septiembre 1939
¡Fuera de Victoria!

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Naïlé Hanoum, roman (Editions de la Nouvelle Revue Française).

La Guerre du Rif et la Tache de Taza, documentaire (Editions G. Desgranchamps).

Du Grand Nord à l'Atlas, reportages (Editions Tallandier).

30.000 kilomètres à travers l'Afrique Française, voyages (Editions Mage).

Le Sous Mystérieux, reportage (Editions Mage).

Editions de la « Nouvelle Collection d'Auteurs Français » :

Les Contes de la Brousse et du Bled, recueil de nouvelles.

La conquête du Grand Nord, roman.

Mali-le-Jeune, livre pour enfants. Illustrations de Pellos.

En préparation :

Mali-Juge-de-Paix, livre pour enfants, Illustrations de Pellos.

La légende de Saint-Efflam, roman.

Quatre Marocains, roman.

La Blédarde, roman.

Federico Bordeje

Sección ____ N° ____

Federico Bordeje Maeniz

ESPAGNE 36-37



Il a été tiré de cet ouvrage 200 exemplaires sur vélin Outhenin-Chalandre des Papeteries de France, signés par l'auteur, qui constituent l'édition originale.

L'illustration qui figure sur la couverture de cet ouvrage est une reproduction de la toile du célèbre peintre Fabian de Castro. Ce tableau appartient à la collection de M. Jean Estève qui a bien voulu nous autoriser à le reproduire.

Copyright 1937 par les Publications Georges Ventillard

Federico Bordejo

Sección N°

F. Bordejo

ESPAGNE 36-37

vue par

Henry CLÉRISSE



Édition

Les Publications Georges VENTILLARD
PARIS

Federico Bordejs

Sección _____ N.º _____

Federico Bordejs

INTRODUCTION

Depuis trois mois, j'endurais les plus effroyables tourments. On se battait, en un coin du globe, et je n'y étais pas! Mon cœur de correspondant de guerre souffrait la torture.

Dans les derniers jours d'octobre 1936, la Direction de *Radio-Luxembourg*, ayant enfin pitié de moi, voulut bien m'expédier, par les voies les plus rapides, en Espagne.

Avant que vous ne preniez connaissance de mes impressions, il m'apparaît indispensable que vous sachiez que, depuis plus de dix ans, j'ai renoncé à toute activité politique. Je n'appartiens à aucun parti politique, et je compte des amitiés personnelles à « droite » aussi bien qu'à « gauche ».

Les faits politiques que j'ai pu enregistrer, au cours de ma carrière d'éternel errant, m'ont démontré la vanité des luttes partisans : les « politiciens » en sont les seuls bénéficiaires, alors que le pays en subit les fâcheuses conséquences.

Je suis Français, tout simplement, passionnément Français. Je suis aussi, jusqu'au fond de l'âme, journaliste.

C'est donc d'un journaliste français, indépendant, que vous entendrez les reportages objectifs, pittoresques, uniquement pittoresques et uniquement objectifs.

MES RELATIONS ESPAGNOLES

Pour être d'une franchise absolue, je ne vous célerai point que j'ai suivi toute la campagne du Rif, comme correspondant de guerre, pour de grands quotidiens ou des hebdomadaires français et étrangers.

Pendant deux ans, j'ai couru les pistes marocaines, en zone française et en zone espagnole.

Ainsi, toujours errant, du Maroc français au Maroc espagnol, j'ai eu l'occasion de connaître de nombreux officiers espagnols dont plusieurs, aujourd'hui, sont tombés au champ d'honneur, au Maroc, ou ont été tués ou fusillés au cours de cette horrible guerre civile qui scinde l'Espagne en deux.

Ainsi, ai-je rencontré deux fois le général Franco, d'abord à Tétouan, où, si j'ai bonne mémoire, je lui fus présenté par le général Goded, de l'Etat-Major du général San-Jurjo, haut-commissaire de l'Espagne au Maroc, puis à Madrid, dans le salon d'attente du général Primo de Rivera.

J'ai été aussi l'hôte des généraux F. D. Berenguer, Milian Astray, Carasco, Dolla et même du général Castro Girona, qui, lui, se bat du côté des gouvernementaux.

J'ai connu surtout des officiers de renseignements, tels Capaz, Ustarritz; des officiers de la légion étrangère espagnole, tel mon cher ami Fernando Liscano della Rosa, à qui, en 1927, j'adressai mon vieux camarade Pierre Mac Orlan.

J'ai connu encore le colonel Martin-Pratt, le plus charmant et le plus instruit des cicerones, le colonel

Uzquiano, officier de liaison de l'armée espagnole auprès du général Dosse, un véritable gentilhomme dont la courtoisie raffinée égalait la prodigieuse érudition.

J'en passe et des meilleurs : je m'en excuse... Mais j'ai voulu faire le point.

J'ai horreur de l'hypocrisie et je terminerai en vous déclarant que je ne ressens pas pour les « rouges », ainsi les appelle-t-on en Espagne, un amour susceptible de s'élever à la hauteur d'une passion.

Des journalistes et de « droite » et de « gauche », qui ont pour moi une estime, dont, à plusieurs reprises, ils ont bien voulu me donner les preuves les plus évidentes, savent que je suis incapable de « tricher » et que je ne vous communiquerai

La carte de
correspondant de
guerre d'Henry
Clérisse.



que des informations absolument objectives, dénuées de tout caractère partisan.

Je vous demande, cher lecteur, quelles que puissent être vos opinions politiques, de me montrer la même confiance que mes confrères.

LA VERITE, RIEN QUE LA VERITE

Vous avez peut-être écouté les reportages que Radio-Luxembourg, dont j'étais l'envoyé spécial, a radiodiffusés? Evidemment, ils n'ont pas été l'objet de la publicité envisagée au moment de mon départ.

Pourquoi?

Parce que j'avais rapporté d'Espagne des impressions totalement différentes de celles « que nous avions tous prévues au programme ».

Il était donc difficile d'attirer spécialement l'attention des auditeurs sur des reportages dont l'audition ne pouvait susciter que le mécontentement général.

En effet, selon ma coutume, j'avais été d'une sincérité absolue : je devais m'attendre aux foudres et des gens de « droite » et des gens de « gauche ».

Leurs réactions se traduisirent par une avalanche de lettres. Je fus accusé par les uns, « d'avoir été acheté par les blancs », par les autres, « de m'être vendu aux rouges ».

Etes-vous, cher lecteur, parmi ceux qui signèrent collectivement et... courageusement : « Un groupe de nationaux admirateurs de Franco », la lettre anonyme « type » (timbre-poste oblitéré : « Nancy-Entrepôt ») dont je vous sou mets la reproduction intégrale?

A Irun, après la reddition de la ville,
des exécutions ont eu lieu.
(Photo Universal Press).



« Monsieur,

« Il est heureux
« que la Direc-
« tion de Radio-
« Luxembourg ait
« décliné toute
« responsabilité
« avant de
« commencer vo-
« tre radio-repor-
« tage sur l'Espagne donné mercredi soir. Elle devait
« sans nul doute être renseignée sur votre méprisable
« personnalité. Alors que la grande majorité des audi-
« teurs s'attendait à un reportage impartial et objectif,
« vous avez fait montre d'un parti-pris révoltant. Vous
« avez voulu salir de votre bave haineuse des hommes
« qui, malgré le Front Populaire français dont vous êtes
« le valet, nettoieront radicalement l'Espagne de la
« canaille internationale que vous y avez envoyée.
« Pour que votre ressentiment à l'égard des natio-
« naux espagnols soit si évident, il faut supposer que
« ceux-ci ont immédiatement découvert qui vous étiez
« et que leurs brimades étaient destinées à vous le faire
« savoir. Ils ont été beaucoup trop indulgents et une
« sévère correction devrait rappeler aux prétendus jour-
« nalistes de votre espèce qu'il existe une dignité et une
« conscience professionnelles que vous avez oubliées
« pour les besoins de votre propagande malsaine.
« Lundi prochain, nous écouterons la suite et la fin —
« espérons-le — de votre pseudo-reportage, où vous avez
« démontré, dès la première partie, n'être qu'un jour-
« naliste vendu, incapable d'indépendance et de sincé-
« rité.

« Un groupe de nationaux admirateurs
de Franco. »



Vejer-de-la-Frontera. — Deux jeunes
phalangistes ont pris place à bord du
Car de Radio-Luxembourg.
(Photo H. Clérissé).

ESPAGNE 36-37 — 13

Etes-vous, au contraire, celui qui, par l'intermédiaire
d'un journal, auquel j'ai jadis collaboré, m'adressa la
missive que voici :

X..., le 20 janvier 1937.

« Monsieur,

« Allons, on se fait des illusions sur un journaliste
« qui vous paraît sincère, à travers ses reportages.

« Puis, un jour, le journaliste passe à la caisse, et
« c'est fini.

« Tout en ayant l'air de taper sur les blancs, vous
« vomissez sur les rouges, qui combattent pour l'indé-
« pendance de leur Patrie, des calomnies honteuses qui
« ne dégradent que vous. Ce sont des coups de poignard
« dans le dos que vous distribuez aux vaillants combat-
« tants du « Frente Popular ».

« Mes compliments : c'est du beau travail, très habi-
« lement fait.

« On voit que vous êtes passé par Salamanque : vous
« n'aurez pas volé l'argent de Franco.

« On voit bien aussi que vous sortez d'une maison
« qui a su vous inculquer de bons principes.

« Recevez, monsieur, le mépris d'un de vos ex-admi-
« rateurs qui avait cru en votre courage et en votre
« sincérité... »

Tout comme le « groupe de nationaux admirateurs
de Franco », mon ex-admirateur (?) se dissimulait sous
un courageux anonymat.

Ou bien, peut-être appartenez-vous à la catégorie,

trop peu nombreuse, hélas! des auditeurs qui ne m'ont pas jeté l'anathème, ni traîné aux Gémonies...

A cette catégorie appartient M.A.W. qui, lui, signe sa lettre et mentionne son adresse.

« X..., le 22 janvier 1937.

« Monsieur le Directeur
de Radio-Luxembourg
Luxembourg

« Monsieur le Directeur,

« J'ai pu écouter le 20 courant votre premier reportage sur la situation en Espagne et suis très heureux de pouvoir vous assurer que cela est un peu réconfortant, attendu que si l'on en croit les nouvelles radiodiffusées par tous les postes du monde entier qui s'en occupent, on ne peut se faire aucune idée de ce que la situation réelle de ce conflit armé peut être. Il est à espérer que les relations objectives de M. Clérisse, pourront amener un peu de confiance dans l'issue possible de cette guerre fratricide malheureuse et il serait souhaitable que l'on puisse plus exactement encore dire la vérité au monde entier. Hélas, cela n'est pas réalisable, et pour cause. Bref, c'est avec grand plaisir — c'est certain — que vos auditeurs écouteront la suite de vos reportages, qui, espérons-le, seront nombreux.

« ...Veuillez agréer, etc... »

« Voilà, écrivait mon vieux camarade Emile Condro-

« yer, qui reçut, lui aussi, sa bonne part de critiques et de louanges, le bouquet d'épines et de fleurs que peut valoir à un reporter l'imprudence de ne pas se soucier des opinions politiques pour ne décrire que ce qu'il voit, pour parler comme un témoin sans haine ni crainte.

« Combien de ces professeurs de vertu peuvent en dire autant? Il faudrait, pour cela, qu'ils se donnent, comme nous, la peine d'aller se former une opinion sur place...

« Mais nous savons, depuis la Grande Guerre, que ceux qui restent à l'arrière et ne risquent rien, sont toujours les mieux placés pour en parler et juger autrui.

« Si cela n'était pas à propos d'un sujet aussi tragique, ce serait singulièrement risible... »

J'ai accepté, avec une sereine philosophie, le bouquet d'épines et de fleurs...

**

C'est autant pour les auditeurs, qui l'ont entendu, que pour ceux qui n'ont pas écouté mon reportage à travers l'Espagne blanche, c'est pour tous les Français que j'ai voulu que mon radio-reportage soit publié intégralement, et même revu et augmenté.

J'ai voulu l'étayer en faisant appel aux témoignages de confrères appartenant à des journaux « d'informations » ou « d'opinions ».

Si la droiture de certains d'entre eux devait être mise en doute, parce qu'ils appartiennent à des journaux « d'opinion », ma sincérité deviendrait également sujette

à caution, puisque les extraits de leurs divers reportages que je publie viennent à l'appui de mon texte.

Il est toutefois bien évident que deux journalistes, l'un de « droite », l'autre de « gauche », ne voient pas toujours avec les mêmes yeux.

Il faut de longues années de métier pour ne plus regarder les événements que sous leur angle purement objectif.

Cependant, malgré tout, un fond de vérité demeure : le fait précis, qui fournit un thème sur lequel chacun peut broder.

Il vous appartiendra, cher lecteur, de faire le point.

Un dernier mot : les reportages qui m'ont permis d'écrire les pages suivantes ont été réalisés au cours de deux voyages en Espagne nationaliste effectués le premier du 2 au 9 novembre, le second du 18 au 25 novembre 1936.

Je suis demeuré à Tanger, d'où j'eus l'occasion de me rendre plusieurs fois à Tétouan, jusqu'au 6 décembre 1936. J'ai, ensuite, rayonné à travers le Maroc français (que j'avais gagné en traversant, en automobile, la zone espagnole) du 6 décembre 1936 au 18 janvier 1937.



L'AME ESPAGNOLE

Pour comprendre un livre comme « Espagne 36-37 », il importe « de se mettre dans l'ambiance ».

J'avais écrit quelques lignes pour créer cette ambiance, lorsque, le 14 février 1936, je lus dans le *Journal* la très belle page que mon excellent confrère A. t'Serstevens consacrait à l'étude de « L'Ame Espagnole ».

Bien mieux que je n'aurais pu le faire moi-même, A. t'Serstevens a défini le caractère de l'Espagnol, dont toute la vie se déroule sous le signe de la mort.

« UNE MYSTIQUE DE LA DESTRUCTION »

Sans doute n'est-il pas possible, lorsqu'on envisage les événements d'Espagne, de leur appliquer nos données psychologiques. C'est un peuple étrange, dominé par une mystique de la destruction que nous n'avons jamais connue, même aux moments les plus tragiques de la Révolution. L'idée de la mort lui est si familière qu'elle se mêle à presque tous les actes de la vie. Il y a même quelque chose de cela dans les expressions habi-



Une scène typique des routes espagnoles pendant les derniers mois.
(Photo Associated Press)

tuelles de la joie, je veux dire la musique, qui, chez eux, a presque toujours un caractère poignant, et leur danse, où la mimique de la douleur l'emporte souvent sur celle du plaisir.

Lorsque je vivais à Santillana, je passais chaque jour devant un de ces écussons majestueux comme en portent là-bas les maisons nobiliaires, ce qu'on appelle les *casas solariegas*. Avec son heaume couronné de plumes et ses tenants qui figuraient des sauvages, il formait un puissant relief de pierre de près de deux mètres de hauteur. L'écu, à huit quartiers, montrait des plantes, des lions armés, des chabots, des meriettes, tous les symboles de l'admirable code du blason. C'était d'un orgueil magnifique, d'une violente affirmation de soi. Mais au-dessous, sur un listel, la devise exprimait le néant de toute gloire, dans cette âpre maxime fataliste : *Al fin morir* (Pour à la fin mourir).

J'ai souvent pensé qu'elle m'offrait l'essence même de la mentalité espagnole, où la jouissance exaspérée ne se sépare jamais de l'idée de la mort. Quel autre peuple pourrait concevoir la terrible peinture de Valdès Léal qu'on admire avec effroi à la Caridad de Séville? Elle est d'une telle véhémence dans l'horreur qu'il m'est impossible de la décrire. Le peintre s'est complu à des détails

Les pires excès marquent la Guerre d'Espagne. Des cadavres de religieux n'ont-ils pas été déterrés?
(Wide World Photo).



macabres que les mots se refusent à transporter sur la page. Et j'en ai trouvé bien d'autres du même style dans cette Espagne dont j'ai visité le moindre village. Il n'est pas une église d'Andalousie, jusqu'à celle du plus obscur *pueblo*, qui ne montre, dans un cercueil de verre, un cadavre momifié, un vrai cadavre d'os et de peau, couronné de fleurs et habillé comme un calife, et qui représente le Seigneur au tombeau. A Burgos, la dévotion passionnée du peuple prosterne les dévots devant ce Santísimo Cristo qui est aussi une momie épouvantable clouée sur une croix de bois.

Quel autre peuple, aussi, adopterait comme cri de guerre celui des anarchistes catalans : VIVA LA MUERTE (Vive la mort !)

(Photo Universal)



On m'a raconté qu'au Mexique, le jour des Morts, les confiseurs mettent à leur étalage des os et des crânes de sucrerie que l'on donne aux enfants. C'est une coutume d'origine espagnole. Dans toute la Vieille Castille, les confiseurs vendent, la semaine de la Toussaint, des friandises qu'on appelle *huesos de santos*. Ce sont des pâtes d'amande ou massepains moulés en forme de fémurs, de phalanges et de vertèbres, d'une couleur livide, et qui figurent, comme leur nom l'indique, les ossements des saints. Toute la province se délecte de ces gourmandises macabres, et j'avoue m'en être régalé plusieurs fois. Mais il est impossible de s'imaginer les confiseurs français présentant à leurs étalages de pleines assiettes d'ossements humains.

Quel autre peuple, aussi, adopterait comme cri de guerre celui des anarchistes : *Viva la muerte* (Vive la mort !)? Il représente cette brutale antithèse que l'on retrouve si souvent dans la mentalité espagnole. Lorsqu'un italien représente, comme à Sienne ou à Pise, le triomphe de la Mort, il l'enveloppe dans les fastes d'un cortège à la Pétrarque ou dans le décor printanier d'un jardin. En Espagne, il le peint avec une complaisance pathétique, comme il en est de cet énorme tableau qui occupe tout le mur d'une chapelle, dans la cathédrale de Ségovie. La Mort — toujours cette momie désarticulée dont la race a fait une sorte de divinité — travaille, cognée en main, à abattre l'arbre de la Vie dans les branches duquel des amants s'embrassent ou font de la musique; et un squelette subalterne tire, avec un ricanelement, sur une corde attachée au fût de l'arbre. C'est l'esprit même de ces grands poètes castillans qui ont magnifié la mort dans d'admirables poèmes tressés en forme de *coplas*, comme s'ils étaient des poèmes d'amour. C'est l'esprit de tant de peintres dont le plus

proche de nous, Goya, pourrait illustrer un reportage sur les horreurs de la guerre civile. Rien d'équivalent chez nous, ni même en Allemagne, qu'on pense à Grunewald ou à Holbein.

Il n'est pas de chanson plus populaire, en Espagne, que celle de Manolo. Elle doit être très vieille, aussi vieille que notre Malbrough. Aussi, les grands ne la chantent-ils plus. Elle est devenue une ronde d'enfants... Je me souviens, je me souviens avec des larmes, car je ne sais plus rien de mes bons amis de là-bas. C'était à Barreda, dans la Montagne Cantabrique. Vers le soir, toutes les petites filles du village venaient retrouver ma femme dans le patio de notre château : lourde bâtisse conventuelle, murs blancs et meubles noirs, chapelle ombreuse aux grandes statues vêtues de deuil. Et les enfants chantaient pour nous la ronde de Manolo. C'est une mélodie plaintive, avec des tierces qui pleurent comme un accord de guitare. Elle raconte l'histoire d'un tombeau entouré de cyprès, celui de Manolo qui a trouvé le bonheur dans la mort. Etrange ronde d'enfants, qui, lorsque je me la chante à moi-même, me remplit d'une tristesse sans mesure. Etrange peuple, en vérité, qui, comme le dit si bellement notre Montaigne, « ne vit qu'avec la mort entre les dents ».

A. l'STERSTEVENS.

Il n'y a pas un mot à ajouter à ces lignes.

Ceci explique cela. Et cela... c'est ce que vous allez lire.



PREMIERE PARTIE

ESPAGNE BLANCHE